



HAL
open science

Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes

Elara Bertho

► **To cite this version:**

Elara Bertho. Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes : Autour de Keith Basso, L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert. Isabelle Leblic; Bertrand Masquelier. Énonciation métaphorique et iconicité en contexte, 1, Lacito Publications, pp.39-54, 2021, Anthropologie linguistique et sociale de la parole, 978-2-490768-02-8. halshs-03536829

HAL Id: halshs-03536829

<https://shs.hal.science/halshs-03536829>

Submitted on 20 Jan 2022

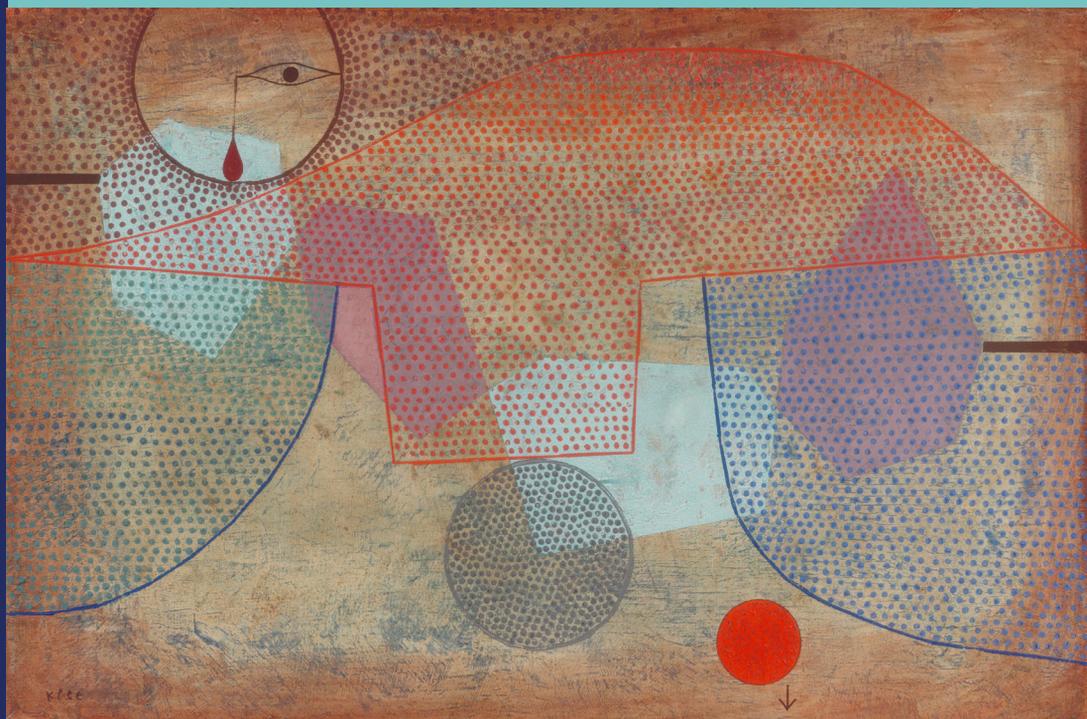
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Isabelle Leblic & Bertrand Masquelier (éds)



*Énonciation métaphorique
et iconicité en contexte*

LACITO
Publications

*Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1
Villejuif, 2021*



Énonciation métaphorique et iconicité en contexte

ISSN collection « Anthropologie linguistique et sociale de la parole » : en cours
ISBN : (version papier) 978-2-490768-02-8
ISBN : (version électronique disponible sur <http://lacito-publications.cnrs.fr>)
978-2-490768-03-5
licence CC-BY-NC-SA

Collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole
sous la direction d'Isabelle Leblic et de Bertrand Masquelier
secrétariat d'édition : Raphaëlle Chossenot ([raphaelle.chossenot\[at\]cnrs.fr](mailto:raphaelle.chossenot[at]cnrs.fr))
LACITO-Publications, UMR 7107, Campus CNRS de Villejuif,
7 rue Guy Môquet, 94801 – Villejuif, France

Relectures et corrections : LACITO
(Raphaëlle Chossenot, secrétaire d'édition des LACITO-Publications, Isabelle Leblic et
Bertrand Masquelier, directeur-es de collection et éditeur-es scientifiques)

Couverture conçue par Isabelle Leblic
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, Art Institute Chicago (<https://www.artic.edu/artworks/61608/sunset>)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1

Isabelle Leblic et Bertrand Masquelier (éds)

*Énonciation métaphorique et
iconicité en contexte*

© LACITO, 2021

Dépôt légal : 4^e trimestre 2021

Les chapitres réunis dans ce volume sont des versions étendues d'interventions présentées lors du séminaire *Métaphore(s)*, qui s'est tenu au LACITO, campus CNRS de Villejuif, entre 2013 et 2018.

Ce premier ouvrage inaugure notre collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole aux LACITO Publications, accessible en ligne et gratuitement à l'adresse suivante : <http://lacito-publications.cnrs.fr/>.

Tous les chapitres ont été évalués anonymement selon le principe de *peer review* par au moins un lecteur extérieur au LACITO. Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu participer à ce processus d'évaluation, par ordre alphabétique :

Natacha Collomb, CNRS du Centre Norbert Elias à Marseille
Alice Fromenteil, docteure du CREDO à Marseille
Christine Jourdan, professeure de Concordia University à Montréal
Nicolas Laurent, maître de conférences de l'IHRIM à l'ENS à Lyon
John Leavitt, professeur de l'Université de Montréal à Montréal
Paulette Roulon-Doko, DR émérite du CNRS LLACAN à Villejuif
Yacine Tassadit, directrice d'études du LAS-EHESS à Paris

Table des matières

MASQUELIER Bertrand et Isabelle LEBLIC Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier	7
1. BERTHO Elara : Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes. Autour de Keith Basso, <i>L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert</i>	39
2. KLEIBER Georges : Métaphore et argumentations : le cas des proverbes	55
3. DERIVE Jean : Des usages de la métaphore. Théorie et illustration par quelques exemples dioula (Côte d'Ivoire)	83
4. KHICHANE Samia : Blessé le corps. Métaphores et pratiques de l'injure en Kabylie	107
5. ROULON-DOKO Paulette : Parties du corps et métaphores	133
6. BLACK Alexis : Penser-parler en français d'un monde inconnu. Métaphores conceptuelles à propos de l'exploration spatiale	151
7. CHAVE-DARTOEN Sophie : Des usages de la métaphore dans l'analyse des rituels	173
Résumés/ <i>Abstracts</i>	205
Présentation des auteur-e-s	211

Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes. Autour de Keith Basso, *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*

par

Elara BERTHO

« Le nom de Parme, une des villes où je désirais le plus aller, depuis que j'avais lu *La Chartreuse*, m'apparaissant compact, lisse, mauve et doux, si on me parlait d'une maison quelconque de Parme dans laquelle je serais reçu, on me causait le plaisir de penser que j'habiterais une demeure lisse, compacte, mauve et douce, qui n'avait de rapport avec les demeures d'aucune ville d'Italie puisque je l'imaginai seulement à l'aide de cette syllabe lourde du nom de Parme, où ne circule aucun air, et de tout ce que je lui avais fait absorber de douceur stendhalienne et du reflet des violettes. »
(Proust, 1954 : 378)

Je souhaiterais pour commencer opérer un détour, et puisqu'il sera beaucoup question de promenades dans ce texte, vous me pardonnerez j'imagine d'initier notre voyage par un léger crochet inspiré de Marcel Proust. Quelques remarques préliminaires suffiront pour poser les jalons de notre réflexion sur les relations entre les noms propres et les métaphores à partir de cet extrait de la section intitulée « Nom de pays : le nom » du *Côté de chez Swann*. Je ne mentionnerai que trois points rapides sur lesquels nous reviendrons tout au long de notre parcours. D'abord, c'est la dimension la plus évidente pour qui sait rêver un univers fictionnel à partir d'une tasse de thé, les mondes sémantiques peuvent surgir à l'improviste, et singulièrement à partir de cet étrange objet de langage qu'est le nom propre. « Parme » suscite en effet chez le narrateur une intense rêverie, faite de sons, de couleurs et de souvenirs transposés (retenons d'ores et déjà le préfixe *trans-* que l'on retrouvera dans *trans-fert*, cet autre nom de la métaphore). Ensuite, la rêverie s'accroche, s'arrime, se maintient à un nom propre aussi et d'abord parce qu'il y a là le souvenir d'un récit antérieur : celui, ici, éminemment littéraire, qu'est le roman stendhalien. Imaginons également que cela puisse être le conte d'une grand-mère ou bien tout autre récit oral des Apaches occidentaux, si l'on veut dresser un lien dès maintenant avec Keith Basso. Enfin, et surtout, il n'est pas vraiment nécessaire que la Parme rêvée coïncide avec la Parme réelle pour que la rêverie et le récit fonctionnent : autrement dit, la vérité induite dans la métaphore constitue un niveau de vérité autre que celui du quotidien – il s'agira pour nous de statuer sur la

définition de cette altérité de la vérité métaphorique. Retenons ici que la métaphore se surimpose à la Parme réelle et supprime en partie le niveau précédent de vérité. Ainsi Parme a-t-elle en elle la trace du reflet d'une violette. Tout l'intérêt de ce déploiement d'un univers dans un toponyme vient de cette qualité qu'il a d'« absorber » un récit : le narrateur y verserait un récit et le nom propre, à la manière d'une éponge, pourrait en retenir la substance. Autrement dit, il en garderait en lui un condensé : le nom propre serait cette force de suggestion d'un récit beaucoup plus vaste que lui, qui serait emprisonné, encapsulé, inséré, induit et que la profération suffirait à faire se réactiver. Quelles sont les modalités de cette absorption ? À quelles conditions le « reflet des violettes » peut-il se retrouver inséré dans un toponyme ? C'est de cela que je voudrais traiter aujourd'hui, en cheminant avec Keith Basso.

Je propose en effet une lecture de l'ouvrage de l'anthropologue Keith Basso traduit en français chez Zones sensibles, *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert, Paysage et langage chez les Apaches occidentaux*, avec une belle préface de Carlo Severi¹. N'étant pas anthropologue, n'étant pas non plus spécialiste des Apaches occidentaux, je ne prétends bien sûr pas délivrer un quelconque discours d'autorité sur Keith Basso, mais je souhaite au contraire partager avec vous mes interrogations sur ce livre qui me semble fonctionner par ouvertures successives de pistes, qu'il laisse ouvertes en chemin, et qui me semble donc autoriser cette modalité de lecture buissonnière. Je partirai pour ce faire de ma propre position de chercheuse, littéraire et africaniste, pour venir interroger ce que ces récits et ces noms propres des Apaches peuvent nous dire de la fiction, de la lecture, du sentiment politique du commun, de la fondation d'un « nous » partagé, de la création d'un lieu – géographique – collectif, ou encore de la préservation des paysages et des territoires. J'entrecroiserai donc la présentation du travail de Keith Basso à mes propres recherches sur les noms propres à partir d'exemples de figures africaines de résistants à la colonisation. Ce ne sont certes pas des noms de lieux mais ils fonctionnent selon des mécanismes similaires, dans la manière qu'ils ont de véhiculer en eux des récits et des imaginaires partagés, qui structurent aussi des rapports aux paysages et aux territoires tout à fait particuliers. Vous l'aurez compris, il ne saurait être question ici d'une glose scientifique du texte de Keith Basso, je n'en ai pas les compétences. Je partirai de l'enthousiasme qu'a provoqué en moi cet essai, peu canonique dans sa facture, pour tester dans la pratique si ce tressage que je propose avec d'autres terrains d'applications (africains, pourquoi pas proustiens) peut, ou non, produire du sens.

Partant de l'intitulé du séminaire qui nous rassemble, ma question principale est la suivante : certains noms propres sont-ils des métaphores ? Si oui, à quelles condi-

1. La préface de Carlo Severi se conclut en ces termes : « Traditionnellement, en linguistique, on estime que la fonction représentative est, dans le langage, liée à des figures rhétoriques, comme la métaphore, qui impliquent des comparaisons entre termes différents. Or, les lieux de Basso ne sont nullement métaphoriques. Ce sont des descriptions détaillées d'éléments spatiaux réalisés à partir d'un point de vue. En termes strictement linguistiques, ce sont des déictiques » (p. 10). Nous souscrivons à cette analyse : les lieux en effet ne sont pas des métaphores mais les récits qui leur sont rattachés le sont, selon nous, et c'est l'objet de ce texte que de tester la validité de cette hypothèse, ainsi que les usages de la vérité métaphorique qu'ils recouvrent.

tions ? Autrement dit : quelles sont les modalités de l'« absorption », pour reprendre le vocabulaire proustien, d'un récit dans un nom propre ? Ou encore : quels sont les liens entre les noms et les récits qu'ils portent et incarnent pour une collectivité ? Quelles conceptions de la fiction sont alors induites ?

Je vais procéder en trois temps, qui seront différentes manières de rejouer les interrogations que je posai à l'instant à partir de la citation de Proust, du reflet des violettes et de la puissance évocatoire du nom de Parme. Je présenterai brièvement la méthode d'analyse de Keith Basso, sa pratique de l'enquête, et surtout sa pratique très singulière de mise en récit de son travail, fondée sur une très grande liberté de ton et sur une profonde humilité dans la mise en scène de ses échecs. Le second point sera consacré à l'exploration de la relation entre le nom propre et le récit qu'il induit : cette relation est-elle pleinement métaphorique ? Comment définir ce transfert narratif ? Quels sont les usages de cette absorption du récit dans un nom propre ? Pour finir, je présenterai une interrogation non résolue sur le statut de vérité véhiculé par ces métaphores : quelles relations entretiennent le récit véhiculé et le réel auquel il renvoie par le nom propre ? Entre la Parme rêvée et la Parme réelle, qu'y a-t-il en commun ? Pour le dire avec l'univers conceptuel de Keith Basso, entre le toponyme « l'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert », le récit auquel il renvoie, et le lieu qu'il décrit, quels rapports à la référence (et donc à l'illusion) sont induits ?

L'anthropologue comme herméneute, sur les traces des silences et de ses propres incompréhensions

De la méthode

Avant d'entrer dans l'étude des textes, présentons brièvement le parcours scientifique de Keith Basso (1940-2013), qui informe avec une grande acuité sa trajectoire intellectuelle. Spécialiste d'anthropologie linguistique et culturelle, il a été professeur à l'Université du Nouveau Mexique et il avait enseigné auparavant à Yale University². Ses travaux ont peu circulé en France et il demeure de manière étonnante très peu traduit, hormis l'ouvrage que nous prenons aujourd'hui pour guide. Keith Basso a consacré sa vie à l'étude des créations linguistiques et des récits des Apaches, notamment des *White Mountains Apache*, à Cibecue dans une réserve de l'est de l'Arizona. Il a décrit la vie dans les réserves, les contraintes de cet enfermement et cette perte des terres, et il a été notamment attentif au volet linguistique de cette perte en analysant la question des renominations en anglais des noms de lieux. S'adossant à sa carrière universitaire, il poursuit un engagement militant en faveur de la restitution des objets de culte conservés dans les musées américains afin qu'ils retournent dans les réserves indiennes. Ses recherches sur les noms de lieux sont articulées à une cartographie en apache des réserves : ainsi, l'enjeu de nomination, linguistique de prime abord, engage aussi un volet politique, de revendications territoriales, politiques et sociales menées

2. La présentation du parcours intellectuel de Keith Basso est une réécriture amplifiée de mon compte-rendu pour les *Cahiers de littérature orale* (2017).

par les Apaches. Ici, le nom cristallise un enjeu de pouvoir et le chercheur se trouve impliqué dans une dynamique politique qui le dépasse, se faisant le porte-parole de la communauté qu'il étudie, à la manière de Barbara Glowczewski pour les Aborigènes en Australie, où son travail sur les mythes avait permis la reconnaissance de la part du gouvernement australien de droits territoriaux pour les Aborigènes (Glowczewski, 2016). Keith Basso se trouve aussi dans une position indisciplinée de création, en mêlant dans un même questionnement écriture, anthropologie, linguistique, politique et littérature.

Révéléateur de sa méthode, l'un de ses premiers essais, *Portrait of « the Whiteman » : Linguistic Play an Cultural Symbol among the Western Apache* paru en 1979, décrit les plaisanteries des Apaches mimant les manières des Blancs, et notamment de lui-même en tant qu'ethnographe, moqué par ses sujets d'études. Loin de s'en offusquer, Keith Basso prend le parti de consigner ces railleries et de les rendre signifiantes. L'essai est alors construit comme un collage de jeux linguistiques autour du corps blanc de l'ethnologue, permettant d'interroger les relations entre les Blancs et les Indiens dans la réserve. Deux traits majeurs de l'œuvre de Basso se trouvent déjà en jeu dans ce jeu de langage : d'une part, le goût philologique de la déconstruction des niveaux de significations, dans la pratique de l'ironie à double ou triple entente, avec une grande attention portée à la conversation et aux affects qui y sont liés (tendresse, humour, poésie, distance, colère), d'autre part, une interrogation continuée et renouvelée sur la place de l'observateur (l'ethnologue), pendant les cinquante années qu'ont duré sa carrière. Question fondatrice de l'anthropologie s'il en est, Keith Basso a opté pour une position radicale : l'« observation participante » telle que la conçoit Malinowski qui tendrait à effacer la distance qui le sépare des Indiens est un mythe. Basso ne cesse en effet de se montrer, « participant » à la vie des Indiens, certes, mais toujours-déjà comme un étranger, malhabile, gauche, à qui il faut tout apprendre, comme un enfant. Toujours d'emblée extérieur, la tâche de l'anthropologue, précisément, réside dans l'écriture de cette distance et dans l'effort sans cesse renouvelé pour la comprendre au sens étymologique de « prendre avec », de l'appivoiser, de la rendre problématisée et signifiante. Le travail d'écriture de Basso s'attache à retranscrire cette distance le plus fidèlement possible et d'apprendre notamment des incompréhensions qu'elle génère : ainsi le corps de l'ethnologue est gentiment raillé et cela devient le corps de l'essai. Ainsi, l'une des scènes inaugurales de *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert* (2016 : 31-34) est un reproche que lui adresse son guide, Charles Henry. Celui-ci se fâche en effet de le voir prononcer si mal un nom de lieu, déformant ainsi la référence, et empêchant de ce fait le réseau de significations lié au lieu de se mettre en place. Le monde sémantique ne peut pas apparaître si l'anthropologue bafouille. Or c'est de cette incompréhension que va naître l'intérêt de Basso pour ces « mondes sémantiques » qu'il échouait initialement à faire advenir.

Du politique

L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert est paru en 1996, soit vingt ans avant sa traduction française, avec le titre original de *Wisdom Sits in Places: Landscapes*

and Language Among the Western Apache. Le texte s'ouvre avec cette question abrupte autant qu'essentielle : « *que font les peuples avec les lieux qu'ils habitent ?* » (2016 : 17). La question semble transparente, évidente, naturelle. Or cette question est bien sûr lestée d'une charge politique très lourde lorsqu'il s'agit de traiter de lieux qui ont été spoliés par la colonisation, de pâturages immenses réduits en parcelles incultes dans des réserves. La violence coloniale se lit de manière résiduelle, aussi, dans les noms de lieux. Réactiver en apache les noms de lieux, c'est affirmer une prééminence apache sur le territoire, c'est, sur le mode mineur, faire revivre un sentiment d'appartenance et de collectivité dans un présent marqué par la perte. La littérature, la linguistique, l'anthropologie ne peuvent s'extraire de l'éminente portée politique de leurs enjeux. Sans lieu, privé de territoire, nous sommes « littéralement disloqués » écrit encore Keith Basso. *Dis-locare*, extrait violemment d'un lieu.

Cette dimension politique et militante du travail de Basso repose sur la confiance que les Indiens lui portent, elle ne pourrait se manifester autrement. C'est ainsi que le Conseil tribal des White Mountain Apache charge en mai 1979 l'anthropologue d'établir une carte des noms de lieux en apache d'un rayon de trente kilomètres autour de Cibecue. C'est le point de départ de la réflexion et c'est l'origine de la promenade en 4x4 à laquelle nous convie Basso. Charles Henry et Morley Cromwell sont ses deux compagnons dans cette équipée et lui nommeront un par un les noms de lieux, de sources, de rochers, de collines, de chemins, de rivières. Les atlas contemporains ne recensent que ces noms en anglais et en espagnol et la mission de l'anthropologue est de bâtir un atlas apache que les habitants de la réserve pourraient s'approprier.

Impasses

Or, au bout de deux jours, l'enquête aboutit à une impasse. Keith Basso n'arrive pas à prononcer correctement les noms de lieux en apache, ce qui provoque l'ire de Charles et le découragement de Morley. Ne sachant trop comment réagir, lassé par de multiples tentatives toutes soldées par des échecs, l'anthropologue bredouille une excuse avant de lâcher « *ce n'est pas grave* ». C'est alors que Charles lui fournit l'explication qui va débloquer l'enquête – en le sermonnant. Il lui raconte à ce moment-là que le nom de lieu est en réalité la citation des paroles des ancêtres et qu'à ce titre, mal le prononcer, c'est déformer l'histoire du lieu. C'est parce que Basso échoue à prononcer les noms – relativement complexes au demeurant – en apache que l'explication peut se déployer. En détachant chaque syllabe, Basso comprend que le nom se décompose comme suit : « l'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert » qui donne son titre à la traduction française. La matière du livre est donc livrée dans ce qui-proquo initial, où la compréhension ne peut se jouer que sur fond d'incompréhension réciproque. Charles poursuit en racontant l'histoire du lieu : la première fois que ses ancêtres ont découvert la source, qu'ils ont décidé de s'y installer et qu'ils l'ont baptisée, « ils en ont fait une image avec des mots » (2016 : 36), les toponymes « préservent et les paroles et les impressions visuelles de ses ancêtres face à une terre inconnue » (2016 : 37). Il y un véritable potentiel heuristique de l'incompréhension : à aucun moment Basso ne gomme les traces de sa non-appartenance au groupe apache, à aucun moment

il n'oublie qu'il est Blanc. Précisément, il fonde l'écriture ethnographique sur cette différence. Il y a un certain courage dans cette humilité méthodologique : le courage d'admettre que l'on n'a pas compris – sur le terrain – ce qui se jouait dans la conversation, le courage ensuite de retranscrire dans l'écriture cette incompréhension initiale et de ne pas tenter d'effacer les aspérités de la recherche.

Les noms : « une manière de faire des mondes »

Mondes-lieux : sur l'absorption du reflet des violettes

Basso glose cette capacité des noms à « faire des mondes ». Pour ce faire, il rapporte une anecdote liée au château de Krönberg. Constatons tout d'abord une étrange ressemblance avec le texte de Proust : le château de Krönberg bien entendu est lesté du poids de Shakespeare. Le physicien Niels Bohr, visitant le château en 1924, observe que le lieu est changé par notre connaissance de la tirade de Hamlet :

« En tant que scientifique, nous croyons qu'un château consiste en ses seules pierres. [...] Rien de tout cela ne devrait être changé par le fait qu'Hamlet a vécu ici, et pourtant tout est changé. Soudain, les murs et les remparts parlent un tout autre langage. La cour devient un monde à part entière, un coin sombre nous rappelle les ténèbres de l'âme humaine, nous entendons Hamlet prononcer « être ou ne pas être ». Pourtant, tout ce que nous savons de Hamlet est le fait que son nom apparaît dans une chronique du XIII^e siècle. Nul ne peut prouver que Hamlet a vraiment vécu ici. Mais chacun connaît les questions que Shakespeare lui a fait poser, les profondeurs humaines qu'il a été conçu pour révéler ; ainsi lui aussi devait trouver une place sur terre, ici à Krönberg. Dès que nous savons cela, Krönberg devient pour nous un château entièrement différent. » (2016 : 27)

Basso pose ici les premiers jalons de ce qu'il appelle la « création d'un monde-lieu » : comment le toponyme fictionnel investit le toponyme réel, et comment du lieu surgit un univers sémantique qui lui est rattaché. Cette surprise de la fiction qui vient investir le réel et en troubler notre perception est profondément informée par la littérature. Chez Proust, c'est le texte de Stendhal. Chez Bohr, c'est le texte de Shakespeare. Chez Basso, ce sera le vaste patrimoine oral de contes. Le processus est le même : il y a une « création de lieux », une « fabrication de monde rétrospective » (2016 : 27).

Basso définit ainsi, me semble-t-il, l'un des grands paradoxes de la fiction lorsqu'elle utilise des toponymes issus de la réalité : Stendhal situant son action romanesque à Parme invente un monde parallèle mais tire parti de notre connaissance commune de la ville de Parme. En quelque sorte, il ajoute de la densité textuelle à son intrigue en l'enracinant dans un lieu réel. L'on peut donc dire qu'il opère par exophore mémorielle : il utilise la reconnaissance qu'a le lecteur d'un lieu issu d'une réalité extralinguistique. Mais ce faisant, et c'est cela qui est intéressant, Stendhal contribue à modifier notre perception du réel : notre vision de Parme est bouleversée, dans ce qu'on pourrait appeler un effet-retour de la fiction. L'être de papier tire sa puissance et sa force du lieu, dans un brouillage référentiel entre réalité et fiction. Ainsi l'on peut

établir ce premier rapport de déplacement – métaphorique s’entend – dans l’usage des noms propres, avec deux niveaux d’analyse qui se trouvent imbriqués :

1. Identification référentielle – comme tous les noms propres (Parme extralinguistique, la source « L’eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert »)
2. Emboîtement / enchâssement d’un récit dans le nom de lieu (Parme de Stendhal, récit relié à « L’eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert ») : « absorption » proustienne

Ce mécanisme de puissance fictionnelle des êtres de mots est tout à fait identique dans les lieux apaches. Basso montre très bien comment le récit est en réalité une parole d’ancêtre, relayée et réactivée dans la profération du conte.

« Ainsi les instances de création de lieux constituent-elles essentiellement un assemblage de sources historiques qui aboutit au postulat fortuit d’un état de chose, un univers singulier composé d’objets et d’évènements – en bref, un *monde parallèle* – au sein duquel des fragments du passé deviennent réalité. » (2016 : 28)

Il y a une dimension performative de ces récits : à chaque réitération de la parole, il y a une remotivation du lien qui unit le locuteur, l’auditeur, le toponyme et le récit qui lui est lié. C’est ce que Basso appelle une « révision » des récits, fondée sur le principe de l’innovation :

« Chaque monde lieu se manifeste en effet sous la forme d’un état de chose possible, et chaque fois qu’elles sont acceptées par autrui comme étant crédibles et convaincantes – plausibles et provocantes, ou encore saisissantes et intrigantes –, ces créations enrichissent la source commune à laquelle tout un chacun peut puiser afin de méditer sur les événements passés, en interpréter l’importance et se les refigurer avec un regard nouveau. En d’autres termes, la création et la transmission de mondes-lieux ne permet pas uniquement de ressusciter des temps révolus, mais également de les réviser, d’explorer non seulement comment étaient les choses mais aussi comment elles divergeaient éventuellement des suppositions d’autrui. En les enrichissant et en les améliorant, les mondes-lieux innovants transforment les conceptions du passé » (2016 : 29)

Cette description du mécanisme de la tradition orale me semble tout à fait éclairant : la création d’un univers fictionnel, en contexte oral, est sans cesse rejouée dans la performance et sa signification est toujours-déjà reliée à son usage, dans le contexte présent. La lecture du passé n’informe pas le présent de manière téléologique : il vaudrait mieux dire que nous façonnons dans le présent notre propre lecture du passé – de la parole des ancêtres, du récit absorbé dans le toponyme.

L’on retrouve cette même plasticité de cette « tradition », que Gérard Lenclud (1994) avait analysée dans un très beau texte, dans les usages des noms propres des résistants à la colonisation en Afrique. « Sarraounia » par exemple, réfère de manière référentielle – au sens littéral si l’on veut – à la reine de Lougou, au Niger. Mais elle réfère également, au sens métaphorique, c’est-à-dire par extension, à un vaste récit de résistance à la colonisation, où la reine se serait opposée à l’avancée de la colonne Voulet-Chanoine. Comme pour Stendhal chez Proust, l’écrivain Abdoulaye Mamani (1992) a forgé un roman à partir de ce nom propre : dès lors, l’usage du nom propre est lesté d’un poids narratif. Voire : le roman informe et modèle les représentations

contemporaines de la résistance à la colonisation (Bertho, 2011). Il ne s'agit pas seulement d'un usage connotatif du nom propre ni même seulement d'un usage qui serait généralisé de l'antonomase comme le décrivent Lionel Wee (2006) et Á. Sophia et S. Marmaridou (1989). Bien au-delà en effet, il y a dans le transfert métaphorique tout un monde sémantique qui est véhiculé – et qui vient de la fiction (de la littérature, entendue au sens large).

Fonction heuristique du transfert métaphorique

Dans les deux niveaux d'analyse de l'absorption métaphorique dans le nom propre que nous avons noté, ce qui est très clairement analysé par Basso, c'est leur étroite imbrication. Ainsi, « de solides mondes sémantiques prennent vie de façon éblouissante » (2016 : 134). Et ce déplacement a une valeur cognitive : la parole des ancêtres est explicative, elle informe le réel, elle délivre un sens, le conte a une portée morale. Pour reprendre Georges Lakoff et Mark Johnson (1985 : 15), la métaphore « permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose d'autre » (voir aussi Charbonnel et Kleiber, 1999). Basso dresse lui-même le parallèle entre la théorie de Lakoff et les récits qu'il livre à la lecture, en montrant à quel point l'étude linguistique de la métaphore chez les Apaches nécessite un patient travail ethnographique afin de comprendre « sur quelle base une chose est comprise en termes de quelque chose d'autre » (2016 : 95). Quel est donc, dans les récits, ce déplacement à l'origine du terme même de « métaphore » ?

Pour répondre à cette question, il faut prolonger la lecture de Basso en s'intéressant aux usages des récits véhiculés par les noms propres (le niveau 2 que nous relevions à l'instant). Les Apaches utilisent ces noms d'une manière toute particulière dans leurs conversations, et Basso appelle cette modalité de discours un art de « parler avec les noms ».

Un premier exemple de ces jeux de langage décrit une conversation autour de Lola Machuse, dont le jeune frère est tombé subitement gravement malade. Auparavant, le jeune frère se serait rendu coupable de négligence en marchant par inadvertance sur une peau de serpent et ayant refusé de consulter un « médecin des serpents » pour conjurer le mauvais sort. Lola Machuse condamne l'attitude bravache de son petit frère mais se désole en même temps de sa maladie. Désespérée, elle se confie à deux de ses amis qui vont la reconforter en évoquant des suites de toponymes, qui réfèrent bien sûr surtout aux récits qui y sont encapsulés.

Louise Shidizhé... (« Mon petit frère... »)

Lola Tséé Hadigaiyé yù 'agodzaa. (« C'est arrivé à Ligne de rochers blancs s'étendant vers le haut, en cet endroit même ! »)

[Pause : 30-45 secondes]

Emily Há'aa. Tuzhi' Yaahigaiyé yù 'agodzaa (« Oui c'est arrivé à Blancheur s'étend vers l'eau en contrebas, en cet endroit même ! »)

[Pause : 30-45 secondes]

Lola Da'anii K'is Deeschii' Naaditiné yù 'agodzaa (« Vraiment. C'est arrivé à Sentier s'étend le long d'une crête rouge plantée d'aulnes, en cet endroit même ! »)

Louise [rit doucement] (2016 : 107)

L'anthropologue retranscrit ce discours en notant les significations littérales des noms propres et en indiquant également les temps de silence entre chaque prise de parole. Cette conversation est menée de manière très rapide et fonctionne sur le mode cryptique de l'allusion puisque chaque prise de parole n'est constituée que par un toponyme, que le destinataire doit relier seul à un récit d'une part, et à une morale d'autre part. Toute la force de l'essai est qu'il arrive à rendre compte de la virtuosité langagière à laquelle il assiste tout en opérant ensuite une glose patiente des récits imbriqués, qui lui sont racontés dans l'après-coup par ses interlocuteurs – ses questions et interrogations étant rendus légitimes par son ignorance même, c'est-à-dire par sa position tout à la fois interne et externe à la communauté qu'il étudie. C'est sa candeur qui rend la glose possible. On voit bien ici à quel point Basso s'éloigne du fantasme d'une observation participante qui serait neutre.

L'amie de Lola confie à Basso « nous avons donné des images à cette femme pour qu'elles agissent sur son esprit. Nous ne lui avons pas beaucoup parlé. Nous ne lui avons pas adressé de reproches. Ainsi, elle a pu voyager mentalement » (2016 : 111). Les contes historiques (*agodzaahi*, selon les catégories des récits apaches définies pp. 75-77) évoqués dans les toponymes (« Ligne de rochers blancs s'étend vers le haut », « Blancher s'étend vers l'eau en contrebas », « Sentier s'étend le long d'une crête rouge plantée d'arbres » ...) ont en commun de figurer des jeunes gens qui se mettent en danger en transgressant les règles de comportement usuelles. Ces contes ne sont pas uniquement des mises en garde – ce qui aurait été vécu par Lola comme des « reproches » – dans la mesure où ils se terminent souvent de manière positive. Ainsi, ils sont davantage porteurs d'espoir en sous-entendant que le jeune frère de Lola a été imprudent certes, mais qu'il ne manifeste en réalité rien d'autre qu'un comportement insouciant de jeune adulte qui ne prêtera pas outre mesure à conséquence, et que sa mésaventure actuelle lui servira certainement de leçon pour la suite.

La seconde partie de l'explication est fournie plusieurs pages plus loin. Lola clôt la discussion par l'évocation d'un conte léger, voire grivois, qui s'inscrit dans la continuité des autres contes mentionnés par ses amis. Il s'agit toujours d'un jeune homme imprudent qui transgresse un interdit (en l'occurrence, faire l'amour à sa compagne pendant la durée de ses règles) et qui se trouve châtié (une douleur physique lui étire le sexe lorsqu'il marche), le forçant à faire pénitence afin d'être guéri (un « on » impersonnel, métonymique d'une sagesse collective, vient lui apporter une décoction pour le soigner). La situation cocasse de ce jeune homme impatient provoque un léger rire dans l'assemblée et permet à Lola de signifier à ses interlocuteurs qu'elle les remercie de l'avoir consolée, qu'elle approuve leur jugement, et qu'elle est désormais rassurée. Il y a donc une véritable vocation éthique de ces récits imbriqués dans les toponymes : ils servent à rappeler à l'ordre les imprudents, ils servent surtout à soigner en faisant voyager mentalement les énonciateurs et les énonciataires. « La terre nous prémunit contre le mal » (2016 : 87) commente un informateur de Basso. Il s'agit tout à la fois d'opérer une mise en garde que l'on pourrait qualifier provisoirement de conservatrice, au sens où elle vise à prévenir les transgressions des règles collectives, et dans le même temps de déployer une argumentation à visée curative : il s'agit bel et bien de prendre soin de son interlocuteur, de lui fournir des récits qu'il réaménagera ensuite à

sa guise. Les toponymes invitent en effet au voyage, au « rêve éveillé (*bil'onaagodah*) » (2016 : 119) : ils renvoient l'auditeur à un « point de vue » à partir duquel le site géographique doit être contemplé. C'est une « vision » au sens propre et au sens figuré. Cette « invitation au voyage » mental, en quelque sorte, est doublée d'une invitation très concrète à se rendre sur les lieux évoqués pour y méditer le sens des contes historiques qui sont encapsulés dans les toponymes, pour s'imprégner du point de vue sur le lieu, et finalement pour rendre efficace la portée curative de la parole des ancêtres. Le sens des lieux est composé tout à la fois du récit, du conte, mais également des souvenirs éprouvés en s'étant rendu réellement sur place. Cette parole originellement portée par les ancêtres n'en est pour autant pas uniquement normative : les auditeurs les réagencent, les mobilisent dans de nouveaux contextes, et ce faisant, leur donnent une nouvelle vie. Ces toponymes sont à envisager comme des réserves d'expériences vécues qui sont aussi, dans leur remotivation même dans le discours, des potentiels vecteurs d'émancipation.

En ce sens, les récits des mondes-lieux ont beaucoup à voir avec ce que Ricœur (1975) décrit dans *La métaphore vive* : la métaphore dans le champ de la littérature, « c'est l'époché, le suspens propre à l'imaginaire », c'est-à-dire le caractère de « quasi-expérience » de l'écoute, autrement dit l'*illusion* de la lecture. L'on retrouve chez Ricœur et chez Basso cette même attention à la qualification de cet étrange voyage qu'est l'immersion fictionnelle : voyage mental visant à adopter un « point de vue » sur un paysage chez le second, époché rappelant la formule de Samuel Taylor Coleridge chez le premier. Mais plus loin surtout, Ricœur poursuit :

« Quand par exemple Shakespeare assimile le temps à un mendiant, il est fidèle à la réalité proprement humaine du temps ; il faut donc réserver la possibilité que la métaphore ne se borne pas à suspendre la réalité naturelle, mais qu'en ouvrant le sens du côté de l'imaginaire, elle l'ouvre aussi du côté d'une dimension de réalité qui ne coïncide pas avec ce que le langage ordinaire vise sous le nom de réalité naturelle. » (2007 : 267)

Quelle est cette non-coïncidence de la signification « du côté de l'imaginaire » qui se séparerait de la « réalité naturelle » ? Qu'entend par cette partition des niveaux de l'analyse sémantique ?

Quelques paradoxes sur la vérité métaphorique des noms propres

La métaphore et l'absurdité logique : de quelle vérité métaphorique parle-t-on ?

Pour résoudre cette interrogation, je propose de repartir des figures de mes terrains de recherche africains. Par cette incursion, elles nous permettent d'aborder plus frontalement cette question de la non-coïncidence, de l'achoppement, qui est une autre manière d'aborder le problème de la nature du transfert métaphorique. Prenons un exemple concret de problème d'analyse littéraire. Il s'agit d'un extrait issu du scénario inédit de Sembène Ousmane consacré à la figure de Samori Touré, cet empereur de la fin du XIX^e siècle qui s'opposa aux armées françaises et britanniques de 1880 à 1898. La mémoire de ce chef est encore très vive et elle suscite de vifs débats, tant il est loué par

les uns, pour avoir été un chef de guerre admirable, et haï par les autres, tant il fonda son empire sur la pratique généralisée de la razzia puis de l'application à large échelle de la tactique de la terre brûlée. Le souvenir des mises en esclavage est encore présent dans de nombreuses communautés villageoises, notamment au Mali³. Les romanciers, essayistes, historiens, dramaturges se sont largement inspirés de cette figure fascinante, pour en fournir des récits riches autant que divers. Si l'on reprend notre analyse précédente, l'on aboutirait ainsi à une explication du nom propre à double entrée :

1. Samori Touré, référant à la personne historique ayant résisté à la colonisation
2. Samori Touré, personnage de fiction ambivalent :
 - a. Samori Touré-personnage-héros
 - b. Samori Touré-personnage-opposant

Ce qui m'intéresse, c'est que ces trois niveaux d'analyse coexistent : autrement dit, les chants de louange à Samori intègrent aussi des traits communs aux récits dénigrant ce même Samori. L'ambivalence de la mémoire liée à Samori Touré complexifie donc l'analyse du nom propre et des récits qui lui sont liés, ceux qui sont encapsulés dans son nom. Or, Sembène Ousmane reprend également cette figure, pour en livrer une interprétation pour le moins étonnante qui nous pose un problème d'interprétation fascinant. Dans le tome 2 de son scénario, consacré au siège de Sikasso « Sikasso Kele », Samori Touré a une longue tirade où il apostrophe ses troupes et fournit un modèle de vivre-ensemble très impressionnant :

(1048) Samori à son peuple : Ensemble, nous avons gagné des batailles pour unifier le Faamaya... (*togna, toгна ndiati*). Nous n'avons ni asservi, ni soumis en esclavage nos adversaires d'hier (*togna, toгна !*). Que chacun de nous observe son voisin de gauche, de droite, de devant ou de derrière. Il verra que celui-ci vient de dugu, de kaffu, de hier en hostilité permanente (*togna Mandju*). Notre devise est : qu'une femme, toute seule, avec sa charge, puisse voyager la nuit sans être inquiétée (*Hate ! hate*). [Que] vivent avec nous, sans inimitié, des musulmans de doctrines différentes (*togna ! toгна Mandju*)

(1049) Samori : Aujourd'hui, nous vivons en famille... Nous combattons en nous l'ostracisme. Nos enfants se marient, forment de nouvelles familles (*togna ndiati ! to-gna*)... [...]

(1052) On a dit, répété, que j'avais été tué, mort à Sikasso, me voici !

(1053) Nous voici, réunis chez nous.

Devant vous tous, je reconnais mon erreur de vous avoir entraînés à Sikasso. Les Ombres Rouges ont profité de cette erreur pour susciter l'insurrection. Les Toho Guigui, les ambitieux, ont voulu détruire le Faamaya.

(1054) Les Soldats Rouges avec leurs soldats viennent d'annexer le Baleya et le Oulada malgré les trois traités d'amitié. Nous défendrons cette terre au prix de notre vie, sinon nos compagnons seraient morts pour rien. Moi vivant, jamais nous ne serons esclaves de personne. [...]

(1056) Moi vivant, aucun orphelin ne restera sans oncle, aucune veuve sans mari, aucun *sofa*⁴ âgé sans soutien.

(1057) Pendant les pluies, nous allons tous cultiver la terre. Ni Karamogho, ni Modibo, ni Keletigui, ni *sofa* ne seront exempts des travaux des champs...

3. Voir sur ce sujet le documentaire de Marie Rodet et Fanny Challier (2014).
4. Un *sofa* est un guerrier de l'armée de Samori Touré.

(1058) Pendant l'insurrection, des femmes ont pris les armes pour défendre nos familles. Elles se sont conduites en hommes. À la saison des pluies, elles cultivent le riz, le gombo, elles lavent, cherchent le bois, élèvent nos enfants.

(1059) Cultiver, c'est nourrir, habiller nos familles, se battre contre nos envahisseurs. Chaque vendredi, après la prière d'asara, nous nous retrouverons ici pour débattre de nos problèmes. (Sembène Ousmane, 1962-1982⁵)

Ce qui est frappant, c'est l'absurdité apparente de ces propos si l'on adopte temporairement la position d'un historien. Une phrase telle que « Nous n'avons ni asservi, ni soumis en esclavage » rapporté par le personnage Samori Touré ou encore « Moi vivant, jamais nous ne serons esclaves de personne » constituent en soi des incohérences logiques. Samori Touré a bâti un système politique sur l'exploitation de réseaux marchands dyulas, reposant en grande partie sur le commerce d'or, de noix de colas et bien sûr d'esclaves (Person, 1968-1975). La proposition logique est donc caduque. Riffaterre dirait qu'elle est « agrammaticale ». Dans *Sémiotique de la poésie* (Riffaterre, 1983 : 206), il analyse en effet des poèmes de Baudelaire en expliquant les métaphores « vives » (si l'on poursuit le vocabulaire de Ricœur) en termes d'agrammaticalité, c'est-à-dire tout segment obscur, tout illogisme ou toute rupture apparente de l'ordre logique. Précisément, ce qui est de l'ordre de la rupture peut en réalité référer de manière seconde (métaphorique) à un texte antérieur, à un intertexte qui viendrait rendre logique à un autre niveau la proposition :

« Chaque agrammaticalité dans un poème est un signe de grammaticalité ailleurs, le signe qu'elle appartient à un autre système. Cette relation systématique confère la signifiante. Le signe poétique a deux faces : textuellement agrammatical, intertextuellement grammatical. »

Nous proposons d'appliquer cette notion au nom propre et à cette qualité de rupture logique dans le récit de Sembène Ousmane : au niveau littéral, bien évidemment, il s'agit d'une agrammaticalité. Mais c'est le signe qu'il faut lire autrement le texte, en l'analysant avec l'arrière-plan de la posture panafricaine de l'auteur. Les trois exergues à l'initiale du texte, de Cheik Anta Diop, de Joseph Ki-Zerbo et d'Abdou Diouf constituent ces intertextes dont parle Riffaterre qui permettent de comprendre ces propositions. La tirade de Samori sert en réalité à Sembène à proposer un idéal de vie collective, profondément influencé par sa formation dans les studios Gorki en URSS : dans le texte, Samori est un pacificateur possible de l'Afrique de l'Ouest, porteur d'une utopie marxiste et panafricaine caractéristique des années 1970.

D'où l'insertion d'un troisième niveau dans l'analyse :

1. Samori Touré-personne historique
2. Samori Touré-personnage de fiction
3. Tremblé de ces deux références, renvoyant par effet-retour au réel

Bien sûr, Sembène Ousmane se sert d'un brouillage entre les références : son personnage de fiction se nourrit du fait que Samori Touré ait réellement existé. De ce fait, sa fiction et son utopie politique en sont légitimées après coup. Mais par effet retour,

5. Scénario inédit auquel nous avons eu accès grâce à la confiance de Clarence Delgado que nous remercions. Voir une analyse de ce texte dans Elara Bertho (2016).

un troisième niveau apparaît : la fiction nourrit également la mémoire de la personne historique : ce flou, ce « tremblé » dans la référence est caractéristique d'une imbrication des voix autour d'un même nom propre. Cette incertitude jette le trouble chez le lecteur/spectateur : ainsi, le narrateur chez Proust est-il pris sur cette ligne de frontière peu établie entre la Parme réelle et la Parme des reflets de violettes (ou disons-le autrement : à dessein entretenue dans ce brouillage des références). Ricoeur ne dit pas autre chose lorsqu'il définit (lui-même en empruntant les voies de la métaphore d'ailleurs) le régime métaphorique comme l'incursion d'un règne entier en territoire étranger :

« La métaphore développe son pouvoir de réorganiser la vision des choses lorsque c'est un "règne" entier qui est transposé : par exemple les sons dans l'ordre visuel ; parler de la sonorité d'une peinture, ce n'est plus faire émigrer un prédicat isolé, mais assurer l'incursion d'un règne entier sur un territoire étranger ; le fameux « transport » devient une migration conceptuelle, telle une expédition outre-mer avec armes et bagages. Le point intéressant est celui-ci : l'organisation effectuée dans le royaume étranger se trouve guidée par l'emploi du réseau entier dans le royaume d'origine ; ce qui signifie que, si le choix du territoire d'invasion est arbitraire (n'importe quoi ressemble à n'importe quoi à une différence près), l'usage des étiquettes dans le domaine d'application est réglé par la pratique antérieure » (Ricoeur, 2007 : 297)

La notion de transfert inhérent à la métaphore est glosée par deux figures : la migration vers un nouveau territoire d'une part, l'expédition militaire d'autre part. Il s'agit en d'autres termes pour Ricoeur de revenir sur cette notion de monde sémantique inclus dans la métaphore que nous décrivions à l'instant. Or, c'est le lien entre les deux territoires qui m'intéresse maintenant : les deux termes de « réglé » et « guidé » soulignent l'inter-relation entre le niveau 2 et le niveau 1 de l'analyse. Samori-personnage-de-fiction peut être ou tyran ou héros (cela a peu d'importance) mais dans les bornes d'une relation à Samori-personne-historique. Il y a une stratification de la référence qui s'instaure, et ce tremblé fournit une densité narrative certaine au personnage fictionnel (au nom propre).

Densité des fictions et brouillages de références : sur le tremblé des noms propres

Cette densité des fictions narratives liées à des noms propres renvoyant à des personnes réelles ou bien à des toponymes renvoyant à des lieux réels : ils ont en commun de partager ce même « tremblé » sur la référence. Les noms propres sont pleins de cette référence extralinguistique.

Dans le dernier extrait que je voudrais commenter, Basso montre bien comment les lieux sont des portes d'accès à des univers narratifs qui sont en réalité le résultat d'un feuilletage temporel où la parole des ancêtres (la représentation du passé, de l'histoire au sens large) se superpose ou se surimpose à la manière d'un palimpseste au présent et aux situations concrètes dans lesquelles ce lieu/cette histoire est convoqué (le présent, le lieu, le récit). Il y a donc aussi dans le domaine d'application des Apaches ce même tremblé de la référence que nous dégagions à l'instant au sujet de Samori.

« Pour des individus tels que Charles Henry et Morley Cromwell, il suffit de fabriquer un monde-lieu à travers un récit pour accéder au pays du passé. [...] Il s'agit d'une

histoire façonnée par à-coups, au gré de soudaines fantaisies de l'imagination, prenant la forme d'histoires contées en langue apache, la langue des ancêtres et de la plupart de leurs descendants modernes. Destinée à relater ce qu'il s'est passé à un endroit précis, elle se concentre majoritairement sur des événements singuliers, et en raison des liens que ceux-ci entretiennent avec les lieux apaches, cette histoire est ostensiblement locale et systématiquement fragmentaire. L'histoire se révèle aussi extrêmement personnelle, largement subjective et par conséquent fortement variable selon celui ou celle qui s'attache à la raconter. C'est entre autres pour ces raisons qu'il s'agit d'une histoire dépourvue d'instances autoritaires – tout récit plausible de mondes-lieux est jugé valide – et que l'idée d'un recueil de « récits définitifs » est rejetée d'emblée car une telle chose est tenue pour irréalisable et indésirable. » (Basso, 2016 : 55)

Dès lors, une question surgit : quelle valeur attribuer à la vérité dans le cas des agrammaticalités ou bien dans ces cas plus généralement de tremblé de la référence ? Existe-t-il un statut particulier à la « vérité métaphorique » ? En quoi se distinguerait-elle alors de la vérité littérale ? Il serait dérangeant pour la pensée de concevoir plusieurs régimes de vérité (comme Hartog parle de régimes d'historicités) : dans ce cas, comment concevoir les relations entre ces deux valeurs de vérité ?

Paul Ricœur élargit la notion de métaphore « vive » à la création de fiction large, ainsi qu'à cette instance particulière de création qu'est la poésie. Il élabore cette notion très riche de « vérité métaphorique » qu'il oppose au sens premier de l'attribution. En cela, il rejoint me semble-t-il la notion d'agrammaticalité chez Riffaterre. Il montre en effet comment « l'absurdité logique, au niveau de la signification primaire » est « un moyen pour libérer la signification secondaire » (p. 122). Autrement dit, la métaphore naît d'un « conflit » (p. 123), d'une attribution « en torsion » (p. 127). C'est cette absurdité première, cette instance d'indécision qui libère le travail du sens chez Ricœur. L'attribution se détruit elle-même dans un premier temps pour pouvoir faire émerger un sens second. Samori chez Sembène n'est pas esclavagiste parce qu'il est panafricain avant l'heure. De cette collision des régimes de vérité surgit l'accès à une « vérité métaphorique », propre d'une lecture poétique du monde. Il y a une annulation temporaire du sens littéral (Samori personne historique) : donc, temporairement, le langage (le nom propre) ne réfère plus seulement au sens littéral, mais trouve une signification métaphorique par le biais du détour. Et ce détour, précisément, a une valeur heuristique :

« on peut se risquer à parler de vérité métaphorique pour désigner l'intention "réaliste" qui s'attache au pouvoir de redescription du langage poétique. [...] La nouvelle application concerne la référence elle-même et la prétention de l'énoncé métaphorique à atteindre d'une certaine façon la réalité » (Ricœur, 2007 : 311)

La modalisation induite dans « une certaine façon » décrit précisément le détour qu'est la fiction : c'est par le récit induit dans le nom propre que les Apaches se transmettent des messages d'encouragement, d'espoir, de mise en garde, de guérison. Ces messages ne passent certes pas par le sens littéral et Keith Basso échouerait à comprendre le sens des interactions propres à l'acte de « parler avec les noms » s'il ne prenait le temps de déplier les détours narratifs dans l'évocation des mondes sémantiques. Pratiquer les lieux, autrement dit se rendre concrètement sur les lieux, fait partie de

sa méthode ethnographique : pour entendre pleinement les explications des récits, l'écoute doit se coupler d'une expérience concrète et d'un souvenir ancré dans le corps de l'auditeur, du marcheur, du promeneur⁶. De la même manière, il serait tout à fait vain de prétendre analyser le texte de Sembène Ousmane au premier degré, en se fondant sur une analyse strictement historique des faits rapportés. Bien plutôt, il est nécessaire de déplier les chemins pris par les détours de la fiction pour rendre compte de la densité des métaphores et des mondes sémantiques qui y sont inclus.

*

Revenons au reflet des violettes. Proust notait déjà que la Parme rêvée ne coïncidait pas avec la Parme réelle : que le souvenir littéraire prenait le pas sur la réalité, que la vérité métaphorique prenait le pas sur la vérité littérale. Mais cette suppression du sens premier est bien sûr uniquement temporaire : elle n'a d'intérêt que de libérer un instant l'apparition d'une rêverie, d'un récit, d'une métaphore. Or, entre ces deux univers, il y a un lien nécessaire, une relation « guidée » : plus précisément, la densité de la rêverie trouve son origine dans le frottement des univers sémantiques entre eux, dans le tremblé, dans le flou de la référence. C'est l'indécision sur le niveau de la référence qui rend la rêverie intéressante : Parme est et n'est pas tout à la fois la douceur stendhalienne.

Dans l'une de ces phrases courtes dont Proust a le secret entre deux longues périodes, il est dit de ces images autour des toponymes :

« Peut-être même la simplification de ces images fut-elle une des causes de l'empire qu'elles prirent sur moi. » (Proust, 1954 : 382)

L'on touche ici à la qualité du nom propre : son extrême concision, et donc à la manière d'un précipité en chimie, la concision de l'image qu'il porte avec lui. Cette densité explique la force des images relayées. En effet, les récits traités par Keith Basso sont-ils tous des histoires courtes, qui valent par leur maxime finale ou par l'image finale de leur résolution, à la différence d'autres genres oraux qui existent par ailleurs chez les Apaches comme les mythes ou les sagas (2016 : 77).

Bibliographie

- BASSO Keith H., 1979. *Portraits of « The Whiteman ». Linguistic Play and Cultural Symbols among the Western Apache*, Cambridge-New York, Cambridge University Press.
- , 1996. *Wisdom Sits in Places. Landscape and Language among the Western Apache*, Albuquerque, University of New Mexico Press.

6. Voir, par exemple, des lieux « dépareillés », que les changements climatiques ne rendent plus conformes à leur désignation pp. 36-37 (« L'eau des serpents »), voir aussi pp. 137-138 une description de l'expérience concrète des lieux et de leur relation au corps de l'individu qui les contemple (« l'introspection topographique »), ou voir p. 142 l'analyse des « modes d'habitations » des lieux.

- , 2016. *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert. Paysage et langage chez les Apaches occidentaux*, Bruxelles, Zones Sensibles-Les Belles lettres.
- BERTHO Elara, 2011. Sarraounia, une reine africaine entre histoire et mythe littéraire (Niger, 1899-2010), *Genre & Histoire* 8 (<http://genrehistoire.revues.org/1218>).
- , 2016. Filmer la résistance à la colonisation, *Cahiers d'études africaines* 224, 4, pp. 875-890.
- , 2017. Noms de pays apaches : un univers dans un toponyme. À propos de Keith Basso, *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*, *Cahiers de littérature orale*, 81, pp. 207-216.
- CHARBONNEL Nanine et Georges KLEIBER (éds), 1999. *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France.
- GLOWCZEWSKI Barbara, 2016. *Rêves en colère : avec les Aborigènes australiens*, Paris, Pocket.
- LAKOFF George et Mark JOHNSON, 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. Michel De Fornel, Paris, Éditions de Minuit.
- LENCLUD Gérard, 1994. Qu'est-ce que la tradition ?, in *Transcrire les mythologies*, Paris, Albin Michel.
- MAMANI Abdoulaye, 1992. *Sarraounia : le drame de la reine magicienne*, Paris, L'Harmattan, coll. Encre noire.
- OUSMANE Sembène, 1962-1982. « Samori », scénario inédit, 3 tomes, Dakar, ms.
- PERSON Yves, 1968-1975. *Samori, une révolution dyula*, Paris, IFAN, Centre de recherches africaines.
- PROUST Marcel, 1954. Nom de pays : le nom, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade.
- RICŒUR Paul, 2007 (1^e éd. 1975). *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil.
- RODET Marie et Fanny CHALLIER, 2014. *The Diambourou. Slavery and Emancipation in Kayes - Mali*, SOAS, documentaire, 23 min (en accès libre : <https://vimeo.com/245704895>).
- RIFFATERRE Michael 1983. *Sémiotique de la poésie*, Paris, Éditions du Seuil.
- SOPHIA A. et S. MARMARIDOU, 1989. Proper names in communication, *Journal of Linguistics* 25, 2, pp. 355-372.
- WEE Lionel, 2006. Proper names and the theory of metaphor, *Journal of Linguistics* 42, 2, pp. 355-371.

La métaphore est un objet de recherche que d'aucuns penseront avoir été rebattu. D'autant qu'il est un objet sur lequel sont investies de nombreuses disciplines, si bien que les modèles ou les théories pour en rendre compte relèvent de plusieurs perspectives. L'anthropologie, notamment l'anthropologie du symbolique, n'est pas en reste ; on sait l'intérêt que cette discipline a porté au ^{xx}e siècle à la pensée métaphorique, comme aux usages de l'analogie. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle est la contribution de l'anthropologie linguistique à ce domaine d'enquête ?

L'anthropologie linguistique se présente comme une approche centrée sur les usages du langage, quels qu'ils puissent être et en toutes circonstances. L'étude des discours se focalise ainsi sur les situations d'énonciation et les rapports sociaux qui leur sont associés. Depuis 1990, les travaux des anthropologues du LACITO portent sur des thématiques comme celles du rapport entre dit et non-dit, sémantique et pragmatique, ou l'étude de situations et de contextes d'usage de la parole en acte.

Le séminaire *Métaphore(s)* qui s'est tenu ces dernières années au LACITO CNRS a été l'occasion d'ouvrir des pistes théoriques, des problématiques, notamment dans le domaine de la cognition. C'est ce à quoi s'emploient, chacune en référence à un certain champ d'études, les contributions de collègues (majoritairement non membres du LACITO) que nous avons retenues : Elara Bertho, Georges Kleiber, Jean Derive, Samia Khichane, Paulette Roulon-Doko, Alexis Black et Sophie Chave-Dartoën. Une présentation introductive précède l'ensemble.

Isabelle Leblic, anthropologue, directrice de recherche, a fait toute sa carrière au LACITO CNRS dont elle est membre depuis 1982. En tant que spécialiste des sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie (anthropologie maritime, parenté, adoption...), elle a participé à de nombreuses opérations de recherche du LACITO en ethnoscience et en anthropologie linguistique. Bertrand Masquelier et elle animent depuis plusieurs années des séminaires de recherche et de formation doctorale en anthropologie linguistique, sur la Nomination, puis sur la Métaphore et, enfin, actuellement, sur les Jeux de langage (<https://lacito.cnrs.fr/activite-scientifique/seminaires-et-operations/jeux-de-langage/>).

Bertrand Masquelier, titulaire d'un PhD de l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie, USA, 1978), est membre du LACITO depuis 1989 et maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne (1994-2012), après des années de recherche et d'enseignement aux États-Unis (Univ. of Pennsylvania, Philadelphie, et Tulane Univ., New Orleans). Ses recherches ethnographiques ont porté sur l'économie politique des usages de la parole dans la vallée de la Metchum des Bamenda Grassfields (Cameroun) ; puis, à partir de 1998, sur les pratiques langagières carnavalesques à Trinité-et-Tobago, dans les Caraïbes, et les performances scéniques du théâtre de rue en France. Spécialisé dans l'anthropologie de l'interlocution, il a consacré de nombreuses études aux questions de performativité et de pragmatique, notamment dans l'espace caribéen.

Prix : 19 € TTC

ISBN : 978-2-490768-02-8



9 782490 768028

Couverture : conception I. Leblic
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, the Art Institute of Chicago, USA © photo Art Institute of Chicago, Dist. RMN-Grand Palais / image The Art Institute of Chicago

version électronique disponible sur
<http://lacito-publications.cnrs.fr>